«LE CIEL EST LOIN…», MEMENTO BORY

Même plateau, mêmes acteurs, mêmes décors et costumes : vingt cinq ans après le choc artistique que fut pour lui la pièce de Mladen Materic, le metteur en scène Aurélien Bory en propose un remake onirique et actualisé qui convoque les souvenirs de chaque intervenant.

La pièce de Mladen Materic a été créée en 1994 au Théâtre Garonne, à Toulouse.

En 1994, Aurélien Bory, 22 ans, étudiant en sciences, décide de vivre à Toulouse, et le premier spectacle qu'il voit est *Le ciel est loin la terre aussi* (sans virgule entre les deux termes de la phrase) de Mladen Materic. A l'époque, le metteur en scène sarajévien est en résidence au Théâtre Garonne à Toulouse depuis deux ans avec quelques membres du Théâtre Tatoo qu'il a fondé en 1984 dans la capitale bosniaque. Ils sont serbes, bosniaques, serbo-croates, et parfois tout à la fois, et ils restent en France alors que la guerre débute à Sarajevo.
Vingt-cinq ans plus tard, Aurélien Bory s'interroge sur les traces qu'a laissées sur lui *Le ciel est loin la terre aussi,* au point d'avoir forgé ce qu'il est devenu aujourd'hui : un artiste qui a fait de ses inventions scénographiques le cœur battant de ses créations. Il en a fait une pièce, *Je me souviens Le ciel est loin la terre aussi,* qui n'est pas une reconstitution du spectacle de Materic, mais plutôt un remake intime qui interroge la mémoire et les vestiges, à des années d'écart, d'un spectacle qui a fini depuis bien longtemps de tourner. Le décor et les costumes sont restés entreposés quelque part à Toulouse. L'affiche elle aussi existe toujours, tirée d'une carte postale kitsch des années 50 trouvée à Sarajevo, qui montre une jeune femme un peu cassée, à côté d'un bouquet d'immenses roses, liberté laissée aux spectateurs de déceler dans cette image la nostalgie d'un pays en proie à la guerre. Et il est possible de convier ses interprètes principaux - Jelena Covic et Haris Haka Resic - et Materic lui-même. Aurélien Bory associe leurs mémoires respectives. *«Personne ne se souvenait des mêmes choses.»*

Grains de sable

Un élément frappant, cependant : dans ce spectacle muet, les acteurs reprennent leur déplacement comme s'ils l'avaient joué la veille. Leur mémoire corporelle est intacte. On les trouve ou retrouve donc vingt-cinq ans plus tard, sur le plateau, dans la même cuisine et rôles dévolus. La femme range, met la table, sert le dîner. L'homme refuse. Il refuse quoi ? La vie. Il cherche à se pendre, monte sur un tabouret, il bâille, il se dépend pour mieux bâiller, l'envie de suicide est passée. Une fraise vient se poser dans la pièce, immense comme le désir d'amour. Et très naturellement un croissant de lune fait son apparition dans ce salon-cuisine dont les parois ne cessent de se développer, d'abord à l'envers, comme un corps d'écorché, puis à l'endroit. Parfois, sur les murs, des extraits d'une mauvaise capture vidéo sont projetés comme une mémoire défaillante. Au lieu d'apparaître comme une preuve tangible du spectacle antérieur, elles sont au contraire son flou. Et l'enfant ? Il a grandi, a la quarantaine, l'âge «entre terre et ciel» et il est joué par Aurélien Bory. Des balles envahissent progressivement le plateau. C'est sur ce sol périlleux que les acteurs se déplacent, les parois coulissent, les murs deviennent fenêtres, un ballet de canapés roule. La beauté onirique laisse une empreinte puissante et mélancolique tout en recouvrant la ligne narrative. L'image qu'on gardera toujours, celle qui condense ce *Je me souviens…* n'existe sans doute pas dans la création de Materic. Ce sont les balles de ping-pong qui sans cesse reviennent comme des grains de sable géants, mesure du temps.
La pièce de Bory mérite qu'on s'arrête sur la question : pourquoi est-il possible de jouer certains spectacles de Pina Bausch bien qu'elle ne soit plus là depuis dix ans, ou de danser *le Lac des cygnes* ou *Gisèle,* alors que les grandes mises en scène de théâtre s'enfuient dans la mémoire des spectateurs qui finissent bien par mourir eux

aussi ? Qu'est-ce qui rend inconcevable de reprendre les spectacles qui ont fait date - la *Bérénice* de Klaus Michael Grüber en 1984 ou *la Dispute* de Patrice Chéreau en 1973 par exemple, dont on élude significativement les noms de Racine et de Marivaux - alors que la transmission des gestes chorégraphiques paraît beaucoup plus naturelle ? Contrairement au cinéma, qui permet qu'on découvre des vieux films et se réjouisse qu'ils nous documentent sur l'époque, il est impossible de revoir une «vieille» mise en scène qui a marqué les esprits.

«Regard d'aujourd'hui»

En France, la majorité des créations souffrent d'une durée d'exploitation de plus en plus brève. Qui plus est, dès la première d'une pièce, une partie des metteurs en scène stars s'attellent déjà à leurs nouveaux projets, pris dans une productivité incessante, la part de la création étant plus valorisée que le souci de la transmission ou de l'archive, c'est l'éclat de la nouveauté qui compte. *«Il n'en va pas de même dans les pays de l'Est où les metteurs en scène ont en charge non seulement de créer la nouveauté, mais de l'inscrire dans la durée, et ils apprennent cela dans des écoles de mises en scène»,* explique la chercheuse et historienne Béatrice Picon-Vallin.

Joël Pommerat, qui depuis quelques années filme toutes ses répétitions, nous confie : *«J'adorerais voir à quoi ressemblaient les premières mises en scène des pièces de Tchekhov au Théâtre d'art de Moscou. Shakespeare au Théâtre du Globe ! Il y a bien des archives, des journaux, au mieux quelques photos pour Tchekhov, mais on y projette notre regard d'aujourd'hui. […] Est-ce que ça aurait un intérêt ? Encore faudrait-il engager les mêmes comédiens.»* Pommerat filme également ses spectacles terminés sans montage, en plan large, *«ce qui se révèle extrêmement utile quand on les reprend. On retravaille sans cesse nos anciennes créations qui tournent jusqu'à épuisement».*

En utilisant exactement les mêmes ingrédients, produirait-on une magie identique ou se livrerait-on à un embaumement ? Sur ce sujet, l'historienne Béatrice Picon-Vallin nous racontait s'être livrée à une expérience éprouvante en se rendant à une représentation de *la Princesse Turandot* par Eugène Vakhtangov, *«qui avait été un succès incroyable en 1922, l'année de la mort de son metteur en scène».* Elle est tombée de haut : *«J'ai trouvé ça horrible. J'étais dans l'incapacité de comprendre ce qui avait pu bouleverser les gens à l'époque. Le spectacle avait été mis en conserve, sans aucune intervention d'un autre metteur en scène qui lui aurait permis de vieillir avec nous.»* A l'opposé, elle garde un souvenir radieux de la pièce de Brecht *la Bonne Ame du Se-Tchouan,* revue trente ans après sa création en 1964. *«J'avais vieilli, les interprètes aussi, la pièce avait évolué de manière active. Ce qui rendait le spectacle formidablement émouvant, est qu'il était organiquement différent tout en restant le même.»*

Par Anne Diatkine Envoyée spéciale à Toulouse— 6 octobre 2019 à 18:26

Je me souviens le ciel est loin la terre aussi d'Aurélien Bory et Mladen Materic Théâtre Garonne, Toulouse (31). Jusqu'au 5 octobre. Puis du 16 au 18 octobre à la Comédie de Colmar (xx), le 23 et 24 avril à CIRCa, Auch (xx), et le 28 avril au Cratère à Alès (xx).

Les burlesques et mélancoliques réminiscences d'Aurélien Bory

loeildolivier.fr/les-burlesques-et-melancoliques-reminiscences-daurelien-bory/

October 5, 2019

Dans le cadre de la première Biennale des arts vivants de Toulouse, Aurélien Bory explore les traces mémorielles laissées, il y a 25 ans, par son premier choc théâtral, *Je me souviens Le Ciel est loin la terre aussi* de Mladen Materic. Avec la complicité du metteur en scène yougoslave, il reprend le fil narratif de cette pièce, convoque fantômes, souvenirs fantasmés et témoins d'un passé commun, pour en réinventer forme et fond. Profondément bouleversant !

C'est l'histoire d'une rencontre multiple, celle d'un jeune étudiant en sciences avec un spectacle, celle d'un danseur chorégraphe avec un auteur-metteur en scène. Tout droit venu de son Colmar natal, le jeune **Aurélien Bory** atterrit à Toulouse pour poursuivre ses études en acoustique architectural. Un soir de 1994, il tombe sur une affiche au titre poétique *Le ciel est loin la terre aussi* qui l'intrigue. Elle représente une pin-up des années 1950. Curieux, il fonce découvrir le spectacle de **Mladen Materic**, un metteur en scène d'origine yougoslave alors en exil en France. Là, c'est le choc, la claque. Plus rien ne sera comme avant. Attiré par la scène depuis longtemps, l'artiste en devenir franchit le pas et devient le chorégraphe que l'on connait.

A l'occasion du portrait / paysage qui lui est consacré lors de la première Biennale des arts vivants, impulsée par **Galin Stoev**, directeur du théâtredelaCité, Aurélien Bory reprend, tout au long de l'année, un certain nombre de ces créations comme *AsH* et *Plan B*, met en scène l'Opéra *Parsifal* de **Wagner** au théâtre du Capitole et revient au théâtre Garonne sur cette pièce maîtresse à la source de son inspiration théâtrale. Reprenant les décors originels, invitant aux plateaux les comédiens d'alors, il convoque ses souvenirs et

réinvente avec la complicité fraternelle et amicale de **Mladen Materic**, une évocation teintée de nostalgie de ce moment, caillou unique et singulier ancré au plus profond de sa mémoire.

Sortis de leurs réserves où ils avaient été stockés, oubliés, les panneaux de bois, les portes, les fenêtres, les meubles, reprennent vie. Présence spectrale, ils hantent le plateau recouvert d'une multitude de balles de ping-pong, comme autant de bulles de souvenirs, semblent glisser sur le sol. Entièrement rénovés, déstructurés, ils passent furtivement sur scène, faisant émerger des bribes de récits réels ou fictionnels, des réminiscences joyeuses, mélancoliques, voire fantasmagoriques. Avec une élégance et une grâce infinies, **Aurélien Bory** erre sur le plateau, court après sa propre histoire chorégraphique, théâtrale autant qu'intime et livre en creux un peu de lui-même.

Beau, lent, bouleversant, *Je me souviens Le ciel est loin la terre aussi* est un acte salvateur. Conçu comme un moment de partage, de transmission nécessaire d'une génération à l'autre, d'un être à l'autre. Des pas de deux à l'équilibre précaire au mouvement aérien des immenses structures de bois, des lumières ciselant l'espace au jeu muet des interprètes, en passant par la projection granuleuse d'une captation de la pièce de 1994, tout y soigné, léché. Voyage à travers le temps, cette pièce à la croisée des arts vivants, écrite à quatre mains, fait écho en chacun de nous, touche des zones sensibles de notre propre histoire. Une délicatesse scénique à découvrir au plus vite.

Olivier Fregaville-Gratian d'Amore – Envoyé Spécial à Toulouse

---

Je me souviens Le Ciel est loin la terre aussi d'Aurélien Bory et Mladen Materic
Portrait/Paysage dans le cadre La Biennale des Arts vivants du Théâtredelacité
Théâtre Garonne
1 Avenue du Château d'Eau
31300 Toulouse
Jusqu'au 5 octobre 2019
Durée 1h05 environ

Conception, scénographie, mise en scène d'Aurélien Bory & Mladen Materic
Avec Aurélien Bory, Haris Haka Resic & Jelena Covic
Composition musicale de Joan Cambon
Création lumière d'Arno Veyrat
Conception technique décor de Pierre Dequivre
Costumes de Manuela Agnesini

Régie générale et lumière de Thomas Dupeyron
Régie son de Stéphane Ley
Régie plateau de Mickael Godbille

crédit photos © DR / Laurent Padiou

les Inrockuptibles

Toulouse met les arts vivants à l'honneur

Marquée notamment par des créations très originales et des expériences atypiques, la première édition de la Biennale des arts vivants se déroule à Toulouse jusqu'au 12 octobre.

Initiée par le ThéâtredelaCité, lui-même en pleine renaissance sous l'impulsion de Galin Stoev (à la tête du TdC depuis janvier 2018), la Biennale internationale des arts vivants aspire à *"créer une joyeuse dynamique d'ouverture de saison les années impaires"*. Fédératrice, elle rassemble une trentaine de structures culturelles – de nature et taille très diverses – de la métropole toulousaine. Y participent ainsi notamment plusieurs places fortes de la création artistique contemporaine telles que le Théâtre Garonne, La Place de la Danse, les Abattoirs ou encore le Théâtre Sorano.

Disséminée dans de multiples lieux à – et autour de – Toulouse, cette première édition invite le public à découvrir plus de cinquante projets : pièces de théâtre ou de danse, performances, créations hybrides, expositions, soirées musicales… Résolument inscrite dans l'espace urbain, elle propose également des expériences atypiques comme *La nuit des Autrices*, un parcours dans la ville dédié à des femmes de lettres, ou *Cargo Texas-Toulouse*, une création itinérante du collectif Rimini Protokoll qui se déroule à bord d'un camion – transformé en salle de représentation – roulant de nuit à travers la périphérie de Toulouse.

Féerie mélancolique

Du côté des spectacles, *Je me souviens Le Ciel est loin la terre aussi* d'Aurélien Bory et Mladen Materic – présenté ici en création – constitue l'un des principaux points d'attraction. Le projet est tout à fait original : ayant vu *Le Ciel est loin la terre aussi* (une des premières pièces de Mladen Materic) en 1994 à Toulouse, où il venait de s'installer, Aurélien Bory a eu envie de créer une nouvelle pièce à partir de l'originelle et des traces, profondes, qu'elle a inscrites en lui.
Conçu en binôme avec Mladen Materic, le résultat se révèle très séduisant. Reprenant certaines parties de la pièce de Materic (éléments de décor, accessoires, costumes, sons, lumières), *Je me souviens Le Ciel est loin la terre aussi* leur redonne vie d'une autre façon, en un flottement teinté de féerie mélancolique entre le passé et le présent – mais aussi entre le rêve (ou le souvenir) et le réel. Orchestré par Aurélien Bory, lui-même présent sur scène, et scandé par une superbe musique originale de Joan Cambon, ce palimpseste théâtral sans parole envoûte et stimule grandement l'imaginaire, en particulier grâce à une scénographie très inventive et suggestive, qui embrasse un large spectre de moyens d'expression – du théâtre d'ombres à la vidéo.

Est également présentée en création une autre pièce, tout aussi originale : *IBIDEM* de la compagnie OBRA. Basée dans le Gers et dirigée par la metteure en scène anglaise Kate Hannah Papi, cette compagnie pluridisciplinaire et internationale développe des projets scéniques hybrides, sans utiliser de textes théâtraux. Se fondant notamment sur des entretiens réalisés durant deux ans avec des habitants du Gers, *IBIDEM* se saisit des questions du territoire, de l'identité, et de l'appartenance à un lieu, et leur confère une forte résonance à travers une pièce sans territoire fixe, quelque part entre théâtre, danse et musique. Très proches du public, quatre interprètes et un musicien, doté d'un riche attirail de percussions, se partagent la scène et déploient un flux extrêmement dynamique de mots (en plusieurs langues), de mouvements et de notes – un flux qui emporte et captive de bout en bout.

Douce dinguerie

Montrée en première française, *Narcisse et Echo* de David Marton – nouveau représentant majeur du théâtre musical – se caractérise aussi par une belle dynamique scénique. S'inspirant notamment des *Métamorphoses* d'Ovide, le metteur en scène hongrois revisite allègrement les mythes de Narcisse et Echo sous la forme détonante d'un opéra post-moderne, traversé tout du long par une douce dinguerie.
Conçue et interprétée par le Singapourien Daniel Kok et l'Australien Luke George, *Bunny* propose, quant à elle, de partager une expérience unique dérivant de l'univers du bondage. Nantis de cordes, ficelles et autres accessoires (le tout très coloré), les deux performeurs se livrent durant près de deux heures à une sorte de cérémonie du ligotage, à laquelle le public participe également. Si elle manque un peu de consistance dramaturgique, cette pièce très intimiste suscite néanmoins un moment assez intense, fondé sur l'empathie et la confiance, et offre une parfaite illustration de l'expression "créer du lien".

Jérôme Provençal
le 08/10/19 10h43

La Biennale Arts vivants/International de Toulouse, jusqu'au 12 octobre.
Je me souviens Le Ciel est loin la terre aussi, d'Aurélien Bory et Mladen Materic, du 16 au 18 octobre à la Comédie de Colmar.
IBIDEM, compagnie OBRA, les 28 et 29 novembre à Auch (CIRCa), le 8 février 2020 à Lattes (Théâtre Jacques-Cœur)
Narcisse et Echo, de David Marton, du 13 au 17 décembre au Nouveau Théâtre de Montreuil, le 20 décembre à Vélizy-Villacoublay (L'Onde), du 29 au 31 janvier 2020 à Strasbourg (Le Maillon), les 8 et 9 avril 2020 au Théâtre de Caen, les 15 et 16 avril 2020 à Besançon (Les 2 Scènes), les 28 et 29 avril 2020 au Théâtre de Lorient, les 26 et 27 mai 2020 à Bayonne (Scène Nationale du Sud-Aquitain).

Anamorphose

Je me souviens le ciel est loin la Terre aussi

© *Laurent Padiou*

Il y a 25 ans, en 1994, au même endroit, dans ce Théâtre Garonne, Aurélien Bory n'était que spectateur. Il rencontrait l'œuvre de Mladen Materic « Le ciel est loin la Terre aussi ». Le metteur en scène d'ex-Yougoslavie était alors programmé dans ce théâtre toulousain… La rencontre fut un choc pour le Colmarien d'alors 22 ans. Lui qui fera de ses spectacles des architectures à la croisée des genres, où se mêlent les disciplines autant que les distorsions du temps et de l'espace, et où l'esprit vagabonde au rythme de la beauté des tableaux, découvrira en quelque sorte ce qui peut apparaître comme une grammaire fondatrice de son art : « Le théâtre n'a pas de forme donnée, il est possible – et même nécessaire – de le réinventer » dit-il.

La re-création du spectacle qui l'avait alors marqué, sous une forme différente, en s'associant au metteur en scène de la pièce initiale et en faisant revenir deux des comédiens d'origine, est l'occasion pour le plasticien de heurter le souvenir à la fidélité de la mémoire. Des surcouches et des lambeaux de traces s'effritent ou gonflent à travers le temps ; ce qu'il reste d'images chez Bory se confronte à ce qu'il subsiste chez Materic, lui-même portant un regard à fortiori différent dorénavant. A partir des décors du spectacle d'origine, que Materic avait gardés, le spectacle double la lecture possible : en reprenant d'une part le questionnement – du spectacle d'origine – du temps qui passe, du milieu de vie et des choix de l'individu, des évaporations des espérances et de la persistance des idéaux, mais en le doublant d'autre part du prisme d'une récréation 25 ans ans après, anamorphosant alors l'œuvre de départ et y en ajoutant la question de l'altération du souvenir, de l'imprégnation d'images et de la disparation d'autres, Bory et Materic offrent une œuvre à la narration poétiquement évaporée, brouillée par les volutes de l'impuissance de l'individu face au temps et par l'entêtement et la pérennité d'instants clefs, au rythme de la vie, dessinés ici en fragments d'images et de tableaux à la renversante beauté, où les balles de ping-pong s'accumulent en guise de neige, où les murs coulissant modifient sans cesse les espaces et la perception du temps, doublée de projections vidéos qui superposent les époques…

« Vulnerant omnes, ultima necat » dit-on. Pas chez Bory, où chaque heure qui passe donne à imaginer la précédente, et où la suivante n'est jamais la dernière.

Par Rick Panegy, le 4 octobre 2019

LADEPECHE.fr

La machine à remonter le temps de Mladen Materic et Aurélien Bory

Temps fort de la Biennale des Arts Vivants «Je me souviens le ciel est loin la terre aussi», créé par Aurélien Bory et Mladen Materic, est proposé à partir de ce soir et jusqu'au 5 octobre au théâtre Garonne.

Dans le cadre de la séquence annuelle «Portrait/Paysage», centrée cette saison sur le chorégraphe Aurélien Bory, et au cœur même de la première Biennale des arts vivants de Toulouse, le théâtre Garonne accueille la nouvelle création du Toulousain et de son acolyte en théâtre Mladen Materic. Avec «Je me souviens Le Ciel est loin la terre aussi», les deux artistes reviennent sur une pièce maîtresse de l'inspiration théâtrale d'Aurélien Bory créée par Mladen. Ensemble, ils se souviennent…

Pourquoi avoir choisi de revenir, 25 ans après, sur «Le Ciel est loin la terre aussi» créée par le Tattoo Theatre de Mladen Materic ?

Aurélien Bory : Nous avions le désir de travailler ensemble après 25 ans d'amitié, de travail, d'échanges. Des occasions de collaborer par le passé ne se sont pas concrétisées mais, finalement, je trouve ça bien parce que ça permet cette collaboration qui, pour nous, a beaucoup de sens.

Mladen Materic : Nous sommes comme une compagnie fraternelle, comme des amis. Parmi nos enjeux, il a fallu se servir d'un spectacle fini comme base, donc difficile à changer, mais avec l'impossibilité de refaire le même. Il a fallu accepter que j'ai 25 ans de plus, que les acteurs principaux aussi, que certains regards, physiques, âges ont changé…

La traduction de ces perceptions différentes a-t-elle été votre préoccupation principale ?

A.B. : La situation qui était dépeinte dans ce spectacle-là — que j'ai adoré — correspond à mon entrée dans l'âge adulte, j'arrivais à Toulouse, je quittais ce monde scientifique dans lequel j'étais, aspirant à entrer dans le monde artistique. Cette forme a été une rencontre. Et je me retrouve 25 ans après dans la situation que décrit ce spectacle : un homme avec une femme et deux enfants, des parents vieux en âge de mourir. Donc au moment où on reprend ce spectacle je me rends compte que mon existence a rejoint cette représentation-là qui m'avait alors touché.

On a l'impression que le phénomène de transmission s'est déroulé dans les deux sens…

M.M. : Absolument. Comme dans les Beaux-Arts, une œuvre est peinte par un inconnu et, ensuite, les artistes contemporains comme nous font une installation, les deux œuvres sont mises en rapport. Mais avec notre travail commun, l'autre artiste (Aurélien) est entré dans la peinture, il l'a refaite, et l'ancien artiste (moi) a aussi droit de participer ! C'était pas mal de bazar mais c'était drôle… (rires)

Cet échange artistique est donc stimulant…

A.B. : Très stimulant ! Et il faut aussi ce temps, 25 ans, pour avoir cette liberté de travailler le matériau de cette façon on n'a envie de ne toucher à rien parce que c'est une écriture finie. Et à l'époque, «Le Ciel est loin…» était un grand spectacle, sous-estimé selon moi et d'autres qui l'ont vu. Mais ça veut dire aussi que l'on oublie même les plus grandes formes, les chefs-d'œuvre, que tout passe, que l'on va tout oublier, même les choses les plus marquantes.

Du vendredi 27 septembre au samedi 5 octobre (places encore disponibles pour samedi 28 septembre et samedi 5 octobre) au théâtre Garonne (1, avenue du Château d'eau). Tarifs : de 25 à 12 €. Tél. 05 62 48 54 77. www.theatregaronne.com

Propos recueillis par Pascal Alquier